

stéphanie macfred

**sarah**  
**et**  
**mikaël**

**DUOS 3.1**

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



# 1

## Limousines noires

J'ai l'impression de vivre un long cauchemar qui ne veut plus me quitter. Même si je reste debout, le visage vers le ciel sous le grésil, je ne me réveille pas. Même si la pluie glacée et le vent violent me font grelotter, la réalité reste la même. Les jours se ressemblent tous. Les matins grisâtres se présentent à notre porte, amenant avec eux des journées mauvaises, des nuages lourds, des ciels sombres, jusqu'à ce que la nuit nous ramène à la pénombre et à la noirceur.

Mes nuits sont lugubres, pleines de pleurs, de silences, de peurs. Les odeurs amères de café du matin me donnent la nausée. Nos parents, la seule famille que nous avons ici, à Londres, viennent de nous abandonner. Je hante la maison, le temps que mon oncle réorganise notre vie et que j'aie à vivre près de Montréal, sur le continent nord-américain, au Nouveau Monde tant

vanté et convoité par mes ancêtres. C'est là que se trouve la seule parcelle de famille qu'il nous reste. C'est là que ma cousine et mon cousin, ainsi que leurs chouettes parents, ont décidé de vivre. Mon oncle William s'est poussé de Londres il y a maintenant plus d'une vingtaine d'années. Je veux me tirer d'ici moi aussi, mais je ne veux pas le faire seule et n'importe où. L'Amérique me semble toute désignée.

Dans une heure, une limousine noire viendra nous chercher à la maison. Je vais m'y engouffrer avec ma sœur pour me rendre à l'église et entendre un long discours mélancolique de la bouche d'un homme qui a mauvaise haleine et qui a le coin des lèvres blanchi par une salive trop épaisse.

Rachel, ma bien-aimée sœur aînée de deux ans, a choisi de porter sa robe noire classique, ses escarpins, son ciré gris et son foulard Burberry. J'ai failli, moi, enfiler mes vieux jeans et mon pull avec un collet montant gris charbon en espérant passer inaperçue ou, mieux, rester cachée dans la limousine au moment où le cortège sera accueilli sur le parvis de l'abbaye et que les voitures s'éloigneront silencieusement en laissant leur fumée monter derrière elles.

Mais mon oncle William, celui qui a joyeusement accepté de prendre soin de nous deux, a trouvé que c'était de mauvais goût et a dit « apprécier un léger effort de ma part ». J'ai donc mis ma robe grise en fin tricot, mon foulard noir et mon ciré beige, tout ce qu'il y a de plus morne et triste. J'ai mis mes bottes foncées et lacées parce que je n'avais rien d'autre et, sur le commentaire, toujours de mon oncle, que j'avais eu cinq jours depuis la mort de mes parents pour aller magasiner des

chaussures convenables, je suis allée rejoindre Rachel dans la voiture de tête.

Mon oncle, sa femme et leurs enfants ont gagné la deuxième voiture. Rachel a les yeux creusés par le manque de sommeil et les larmes se répandent sans fin sur ses joues. Elle est résignée devant la fatalité.

*Moi* : Tu sais ce qu'oncle William m'a dit ?

Sachant qu'elle ne répondra pas, j'enchaîne aussitôt :

— Il a dit que j'avais eu cinq jours depuis la mort de nos parents pour aller magasiner des chaussures de merde. Tu te rends compte ? Je n'ai même jamais pensé, depuis leur départ, à mettre les pieds dans une boutique.

*Rachel* : Tais-toi Sarah ! Respecte un peu les convenances. Tu devrais te recueillir et penser une dernière fois à notre mère et à notre père.

— Mais c'est ce que je fais depuis cinq foutus jours !

— Tu es vulgaire ! Tu me déranges !

— Oh, évidemment, dans ton précieux recueillement, tu n'as plus de place pour moi, ni pour personne d'autre.

Rachel siffle presque sa hargne à travers ses jolies dents blanches :

— Tu veux que je te dise ? Je m'inquiète de toi, de Jonathan et de moi. Je me fais du souci au sujet de l'école et de notre maison. Mais, pour le moment, je me moque de demain, et d'après-demain, et du jour d'après, et du reste de nos vies, parce que, aujourd'hui, on enterre nos parents et que, les jours qui suivront, je voudrais être morte avec eux. De toute façon, je vais être un fantôme le reste de ma vie.

— Hé ! On peut laisser tomber le théâtre ? On n'est

pas les seules à qui ça arrive, on n'est pas les premières et on ne sera sûrement pas les dernières.

— Tu n'as pas de cœur, ou quoi ?

— Pas de cœur ? Ce sont tous vos appareils protocolaires qui n'ont pas de cœur ! Jamais maman ne m'a obligée à m'habiller comme une petite bourgeoise quand j'avais de la peine et jamais papa ne m'a demandé de porter des couleurs semblables en même temps pour que je l'honore. Et ni l'un ni l'autre ne m'aurait dit d'aller m'acheter de nouvelles chaussures pendant le deuil de mes deux parents.

— Oncle William a peut-être exagéré un peu, je te le concède. Mais c'est vrai que tu as l'air habillée moitié convenablement, moitié pour aller à un concert rock alternatif.

— Ouais, mais maman ne m'avait même pas obligée à aller à l'enterrement de mamie Wolfe. C'est déjà un effort exceptionnel d'entrer potentiellement dans l'abbaye.

— Tu fais mieux de te présenter au premier banc, ma chère, parce que je pourrais ne jamais te pardonner. Tu m'entends ?

Je baisse la tête.

*Rachel* : Et tu veux bien te taire, maintenant ? Tu n'arrêtes pas de parler tout le temps. Tu me lasses.

— Hélas !

— Oh, ton humour est plutôt de mauvais goût, Sarah, et surtout mal choisi pour le moment. Alors, sois gentille et la ferme !

— Rachel, tu ne réussiras jamais à t'adapter à l'Amérique. Tu es froide et dure comme le marbre. Tu devrais

me prendre dans tes bras et me tenir la main, au lieu de te donner des airs de sainte martyre.

— Tais-toi ! Je ne veux pas aller vivre là-bas, avec ceux qui n'ont pas de manières et qui peuvent être grossiers comme notre cousine. Je veux qu'on m'offre des roses et qu'on me séduise avec courtoisie et galanterie. Je ne veux pas me faire embrasser comme une traînée sur une piste de danse. Je n'aime pas leurs habitudes.

— Oh là là ! Tu vas finir vieille fille, Rachel !

— Assez ! Ferme-la ! Un peu de tenue !

— Oui, tu as certainement raison ! Je peux venir m'asseoir plus près de toi ? Je commence vraiment à avoir peur.

Rachel a les larmes aux yeux. Elle hoche la tête et se mordille la lèvre :

— Nous allons être seulement toi et moi, maintenant. Nous ne devons jamais nous laisser tomber. D'accord ?

— D'accord ! Je t'aime, Rachel !

— Je ne peux pas croire que je vais m'ennuyer de Londres et du gris.

— Hé oui ! Quand la canicule va nous tomber dessus, on va même s'ennuyer du fond d'air glacé et humide qui envahit l'Angleterre inlassablement !

— Tu crois que nous allons finir par oublier tout ça ?

— Je n'en ai aucune idée.

L'abbaye est pratiquement vide à l'arrière et bondée à l'avant. Depuis que je suis petite, je suis fascinée par l'ampleur des édifices religieux et surtout par le nombre de personnes qu'ils peuvent contenir. Dire qu'à

une certaine époque tous les bancs étaient remplis et souvent achetés par des familles de bourgeois !

Quand je vois les deux cercueils, l'un ébène, l'autre brun-noir, j'attrape la main de ma sœur. Je me sens toute petite, perdue dans cet océan de représentations de saints et de richesses offertes au bon Dieu. Bon Dieu ? Je ne dirai pas ce que j'en pense pour l'instant parce que Rachel risque de m'arracher la tête pour ajouter une touche funèbre au tableau macabre de notre vie.

Le prêtre, acteur manqué qui semble prendre un certain plaisir à prononcer laconiquement des mots tragiques pour faire pleurer l'assistance au gré de ses humeurs, déblatère des faits divers sur mes parents. « Blablabla ! homme d'affaires prospère aux riches qualités de cœur et donateur généreux pour les organismes de notre communauté, femme fidèle et disponible qui a œuvré auprès des pauvres et des malades, et qui organisait des activités au profit de regroupements sociaux... Le ciel leur offre sûrement une place privilégiée, ce qui met un baume sur les peines de ceux qui restent. Ont laissé dans le deuil deux jeunes femmes aux portes de la vie adulte qui devront désormais faire face, seules, aux dures réalités de notre monde... »

J'ai envie de partir. Je trouve ça d'un ridicule accompli. Afin d'assouvir la curiosité malsaine des fidèles et de couronner son impertinence d'un point d'orgue, le saint homme y va d'un résumé de l'accident ; de la masse s'élèvent des ah ! et des oh !, qui ponctuent le récit du prêtre. Rachel se retourne vers moi, blanche de fureur. Moi, je suis noire du même sentiment. Sous les yeux impuissants de notre oncle, nous allons embrasser

les cercueils et quittons l'abbaye, la tête haute et le cœur en paix, sans attendre le requiem.

*Emily-Kim* : Attendez-moi !

*Rachel* : Ne dis rien, surtout !

— Je n'ai rien de plus à dire que ce que vous avez fait. Vous avez du cran, les filles. Vous êtes remarquables.

*Leonard* : Jolie sortie, les filles !

*Moi* : Tu sais quoi, Leonard ? Je n'en peux plus des réactions des gens. J'en ai par-dessus la tête. Nous sommes devenues, ma sœur et moi, des animaux de cirque. Tout le monde nous regarde et essaye de nous toucher pour nous consoler à grands coups de larmes et de pauvre-petite-chérie !

*Rachel* : Je ne peux pas croire qu'il vient de se passer ce qui vient de se passer. C'est dégoûtant ! Je trouvais cet homme rebutant, mais je n'aurais jamais cru qu'il irait jusqu'à se faire rapporteur de manchettes. C'est d'un irrespect désarmant !

*Emily-Kim* : Ouais... il va vous falloir mettre ma mère de votre bord et filer doux devant mon père, avec ce que vous venez de faire. C'est toujours ma mère qui finit par calmer les choses, la tête sur l'oreiller ou sous la couverture...

*Rachel* : Emily-Kim ! Est-ce que tu pourrais, pour l'amour de Dieu, exclure ce genre de détails de la conversation quand je suis là ?

Ma cousine hausse les épaules.

— Si tu veux ! Mais je ne crois pas que mes parents aient une relation digne des exploits de Don Juan. Ils ont tout ce qu'il y a de plus platonique comme vie de chambre à coucher.

Rachel est légèrement outrée.

— Peu m'importe ! Cela ne nous concerne pas, ma sœur et moi !

*Leonard* : Laisse tomber, Emily ! Rachel a raison.

*Emily-Kim* : Il faudrait peut-être que tu te mettes à jour, chère cousine. C'est un sujet des plus tendance parmi mes amies.

*Rachel* : Nous ne risquons pas d'avoir des copines en commun, alors.

*Emily-Kim* : Attends de les connaître.

*Moi* : Tu imagines, Emily-Kim ? Ça pourrait être nous qui soyons à Montréal pour vous déménager avec nous, ici !

Emily-Kim sursaute. Elle semble abasourdie devant l'évocation d'une telle possibilité.

*Moi* : Ma sœur a seulement besoin de temps. Elle est extraordinaire, mais on va essayer de lui donner un petit coup de main. D'accord ?

Elle fait oui.

*Moi* : Super ! Alors, Leonard, toi, tu as des copains intéressants qui parlent d'autres choses que de chambre à coucher ?

— Évidemment ! J'ai une tonne d'amis médecins et spécialistes.

— Oh ! Tu y penses, Rachel ? Tu pourras faire la vie de rêve et avoir un amant pendant que ton docteur de mari fera des heures supplémentaires et des heures et des heures de garde.

— Un amant ? Juste d'y penser, j'ai le goût de remettre mon petit déjeuner sur le parvis !

*Leonard* : Eumm ! Alors, pas d'amant pour toi, Rachel ! De toute façon, c'est beaucoup plus simple de mener une vie sans avoir à cacher quoi que ce soit.

Il semble sous-entendre quelque chose.

— Pour une fois, mon cher Leonard, je suis d'accord avec toi et tout à fait charmée par ta conscience sociale exemplaire !

*Emily-Kim, avec un grand rire bruyant* : Il n'a pas nécessairement une conscience sociale exemplaire, mais il est très sociable, ça, c'est certain !

*Rachel* : Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il se pourrait bien que tu te fasses tout un cercle de copines juste à répondre aux sonneries de son portable. Et maintenant, on fait quoi ? On se les gèle, ici !

*Moi* : Nous pourrions retourner à la limousine. Est-ce que tu veux aller au cimetière, Rachel ?

— Je crois que oui.

— Parfait ! Je te suis !

On sort les cercueils de l'abbaye et on les charge à nouveau dans les corbillards. Celui de ma mère est orné de roses blanches, alors que celui de mon père se pare de roses rouges. Le cortège se met en route pour gagner le cimetière, à plusieurs kilomètres de là. Je pose ma tête sur l'épaule de ma sœur et elle couvre ma main de la sienne, glacée et blanche. Elle sanglote une partie du trajet. Je n'ai plus aucun mot pour elle, ni de réconfort, ni d'encouragement, ni de compassion, et encore moins de convenance protocolaire. Mais parfois le silence a cet étrange pouvoir de tout expliquer en permettant à quelque chose en nous de se répercuter contre les molécules d'air et de doucement venir nous réchauffer comme l'eau chaude d'un bain d'hiver.

Lorsque nous sortons de la voiture, je tiens la main de ma sœur à partir de la première seconde jusqu'à

notre retour. Comme beaucoup de gens n'ont pas suivi à cause du temps qu'il fait et de la distance énorme entre l'abbaye et le cimetière, nous avons le plaisir de dire au revoir à nos parents en famille, à l'aide des bons mots du croque-mort qui y est allé sobrement, simplement et brièvement. En outre, après la mise en terre, la plupart de ceux qui avaient bravé la pluie et les kilomètres de route nous quittent respectueusement. Si bien que nous pouvons partager avec oncle William, qui nous raconte à sa façon l'histoire du village dans lequel nous nous trouvons, là où il a grandi avec mon père, sous l'œil sévère de ma grand-mère et les strictes limites imposées par mon grand-père.

Je découvre alors une chose qui va sauver ma nouvelle relation parentale avec mon parrain. Il a un cœur énorme et un désir incommensurable de nous faire plaisir, de veiller sur nous avec amour et patience et de voir à notre bonheur.

C'est au-dessus des tombes de maman et papa, dans le vent glacé et humide, qu'il nous raconte pourquoi il a décidé de partir en Amérique. Croyant fermement aux vertus de l'ouverture d'esprit et de l'émancipation, il a choisi de quitter l'Angleterre pour trouver l'amour et essayer de tirer son épingle du jeu en se lançant dans le monde du commerce, notamment dans le domaine de la restauration. Il a aussi été sensible aux charmes de tante Sophie. Il l'a d'abord courtisée comme le gentleman anglais qu'il est et il a fait son approche doucement, sans l'effrayer. Un jour, il lui a fait la grande demande. Un an plus tard, mon cousin se lovait au creux du ventre de ma tante pour prendre part au mariage de Sophie en bedaine rebondie. Mon oncle

avoue que les débuts de leur relation ont été très anglais, mais que la suite a été très québécoise.

Oncle William me coince alors dans ses bras et permet à mon nez de se chauffer dans son collet de tricot. Il sent bon. Ma hargne tombe peu à peu.

*William*: Je suis désolé pour mon commentaire de tout à l'heure, ma puce. Jamais mon frère n'aurait voulu te voir acheter de stupides chaussures dans les circonstances. Je suis désolé.

Je reçois ses excuses sans mot dire, pendant qu'il poursuit:

— Je ne sais pas comment atténuer votre peine.

— Ça aide déjà, oncle William, que tu nous racontes ton histoire.

— Je vous aime depuis toujours. J'espère pouvoir être à la hauteur de ce qui nous attend tous. J'espère que vous serez bien, malgré tout.

*Rachel*: Oncle William, tante Sophie, je dois vous avouer quelque chose avant que nous partions d'ici.

*William*: Eumm ?

— J'ai pris une décision très difficile et elle me pèse encore beaucoup...

J'attrape sa main gauche et lui tiens à présent les deux mains en même temps; c'est notre rituel à nous, notre façon de nous donner du courage depuis que nous sommes toutes petites. Ma sœur enchaîne:

— Je devais me fiancer avec mon petit copain, Jonathan.

*Emily-Kim*: Oh mon Dieu !

— Mais j'ai renoncé à le faire pour suivre ma sœur au Canada. Mes parents me manquent et il va me manquer énormément aussi. Je sais que c'est irrationnel,

mais j'ai parfois le vertige quand je pense à tout ce qui est devant moi. Je ne suis pas certaine d'arriver à surmonter tout ça. J'aurais tellement voulu être dans la voiture avec eux quand l'accident est arrivé !

Elle sanglote.

*Moi* : Je suis là. Tiens bon !

— La seule chose qui me pousse à ne pas abdiquer, c'est mon désir de rester auprès de toi, Sarah.

— Je sais !

*Sophie* : Je ne pourrai jamais remplacer votre mère.

*William* : Ni moi votre père !

— Mais William et moi souhaitons vous offrir une nouvelle famille, une famille où vous vous sentirez chez vous et où vous aurez votre mot à dire. Vous deviendrez comme deux sœurs pour Leonard et Emily-Kim.

Rachel accepte d'un hochement de tête. Notre tante poursuit doucement :

— Vous aurez votre chambre et votre liberté. Nous voulons vous offrir le meilleur de nous, le meilleur de notre famille et de notre pays. Ce sera à vous de nous dire ce dont vous aurez besoin.

J'incline la tête à mon tour en signe d'acquiescement. Elle ajoute :

— Nous veillerons à vous soutenir du mieux que nous pourrons. Vous êtes fortes et formidables. J'espère aussi être à la hauteur. Je vous offre mon aide, mon amour, mon écoute, ma présence, ma compréhension. Je ne sais pas tellement comment m'y prendre encore, mais mon cœur est ouvert grand comme ça pour vous deux.

— Merci, tante Sophie ! Ça va aller. Ça va sûrement finir par aller, pour Rachel et moi.

Je laisse une des deux mains de ma sœur et nous retournons aux voitures, tous ensemble. Cette fois, nous montons tous les six ensemble dans la même limousine noire. Nous sommes devenus l'embryon de notre future famille d'Amérique. Ma sœur est à ma gauche et Leonard est à ma droite. Je glisse ma main dans celle de mon cousin. Il la porte à ses lèvres et passe son bras autour de mes épaules. Il sent bon, lui aussi. Sa chaleur m'apaise et je m'endors profondément, rassurée pour la première fois depuis le départ de maman et papa.



J'ai un grand soupir nostalgique quand je finis de vider ma chambre de mes affaires. Je regarde la vieille tapisserie fleurie, mon couvre-lit lavande et rose, mes oreillers de dentelle, mon rideau de voile à la lucarne qui s'ouvre sur le jardin de roses. J'entasse les draps d'hiver sur ceux d'été, l'odeur de lessive embaumant doucement l'air triste de ma petite chambre. Je tourne la clé de ma lampe, sur ma table de chevet. La lueur jaunâtre s'éteint et la faible lumière grise de mon pays remplit l'espace. J'entr'ouvre la porte de la garde-robe pour laisser l'air circuler et je referme la porte de ma chambre à moitié, comme quand j'étais petite et que maman venait me dire bonne nuit. Petite. C'est ce que je laisse dans cette pièce, la petite Sarah. Je suis maintenant grande. Grande et seule.

Je me retrouve face à face avec mon reflet, dans le gros miroir rond accroché au mur devant moi. Les joues un peu rondelettes, les cheveux bouclés et foncés vu la saison hivernale, mais traversés de mèches rousses l'été,

les joues tachetées d'éphélides, de grands yeux tristes parfois bleus, souvent verts, cinq pieds et sept pouces, petite en comparaison de ma mère et de ma sœur qui ont toutes les deux eu droit à un magnifique cinq pieds et dix pouces. Je fais aussi vingt livres de plus que ma sœur, malgré la différence en hauteur. Je tiens du physique de mon père, en plus petit. Ma sœur Rachel est une réplique en plus jeune de ma mère.

Je descends l'escalier étroit entre le deuxième étage et le premier en tenant ma valise contre mon ventre. C'est ma tante qui a vidé la chambre de mes parents. Ma sœur est encore à terminer ses bagages.

L'agent immobilier est passé en matinée. Il a fait une évaluation sommaire des biens et a estimé la valeur marchande de la maison. Nous laissons tous les meubles en place, la table, les fauteuils antiques, la desserte de bois... Nous laissons même la vaisselle dans le vaisselier, malgré l'insistance de ma tante pour que nous gardions, ma sœur et moi, une partie de notre héritage maternel. Rachel et moi avons convenu de n'apporter que nos vêtements et nos articles personnels, ainsi que les albums photo et des souvenirs choisis ici et là dans les pièces de la maison. Pour ma part, j'ai délibérément poussé l'audace jusqu'à contrevenir à la loi en cachant dans ma valise des graines de rosiers, ceux dont ma mère était si fière et dont elle avait tellement pris soin. Je prie pour réussir à les faire germer et à les entretenir de manière à les voir fleurir au Nouveau Monde.

Je vais déposer ma clé sur la table de la cuisine et je remets ma chaise à sa place une dernière fois. Je prends un verre d'eau que je savonne ensuite longuement et que j'essuie avec le linge bleu. Je le remets à sa place, en rang

avec les autres, et le déplace légèrement vers la gauche parce que j'ai toujours fait ça, pour que maman repasse derrière moi et lâche un petit soupir, le petit soupir qui était à moi. Je vais faire un dernier tour dans le jardin. Les rosiers ont été brunis par le froid et dégouttent de pluie glacée. Je pique mes doigts volontairement à leurs épines et je laisse dégoutter de grosses gouttes de sang dans les plates-bandes pour y laisser une marque de notre passage, de mon ADN. Je lève mon visage vers le ciel et respire un grand coup, si bien que mes yeux se remettent à pleurer.

«Fais que je sois bonne comme toi, maman. Fais que je puisse te ressembler et que les gens m'admirent quand je vais mourir, parce que j'aurai été généreuse et aimable. Fais que je sois forte, papa. Forte comme toi. Fais que je sois capable de soutenir Rachel et qu'elle soit heureuse à nouveau. Fais-lui rencontrer quelqu'un au plus vite pour qu'elle réussisse à oublier Jonathan. Rends-la heureuse encore comme tu as toujours réussi à le faire avec nous deux et maman. Et, papa, veille sur maman. Je n'ai aucune idée de l'endroit où vous êtes, mais arrange-toi pour être avec elle. Dis, tu veux bien, papa ? » Je cache mon visage dans mes mains, barbouillant ainsi mes joues de larmes salées et de sang ferreux.

Leonard arrive près de moi tout en douceur :

— Hé !

— Hé !

— Viens là !

Il m'ouvre les bras.

— Merci, Leonard.

— Y a pas de quoi.

## SARAH

— Je crois que tu vas devoir être patient et faire ça souvent pour moi, maintenant.

— Je vais le faire avec plaisir, Sarah-Love!

Je fais un sourire discret.

— Tu te souviens de ça?

— Pour toujours, depuis toujours!

— Mon père me manque tellement!

— Bien sûr, mais tu vas t'en sortir. On va essayer de les garder vivants pour vous deux, pour que tu les sentes toujours près de toi et que tu puisses continuer de grandir près d'eux.

— C'est bon!

— Tu peux compter sur moi, Sarah. Pour toujours, depuis toujours!

— Merci!

Je me blottis dans ses bras sous la pluie anglaise, le laissant délibérément se faire tremper lui aussi.